

CONCEPTION.....OPERATEUR

Première conception freudienne de la féminité :..... L'hystérie

Deuxième conception freudienne de la féminité :.... La perversion

**1919** : « *Un enfant est battu* », *Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles (in Névrose, psychose et perversion).*

**1920** : *Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (in Névrose, psychose et perversion).*

**1925** : *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes (in La Vie sexuelle)*

**1931** : *Sur la sexualité féminine (in La Vie sexuelle)*

**1932** : *La féminité (in Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse)*

**Séance du 02 octobre 2002**

*Rien ne distingue comme être sexué la femme sinon justement le sexe.* Jacques Lacan, *Encore*, 1<sup>ère</sup> séance du 21 novembre 1972 (Seuil, p.8)

**UN TRANSFERT EN BETON PEUT QUAND MEME SE FISSURER :**

Quelque chose relie la question du transfert, poussée à l'analyse jusqu'à son extrême, c'est-à-dire, jusqu'au réel, comme nous avons essayé de le faire l'année dernière,...et la question de la féminité. Dimension réelle du transfert et réel du féminin ont quelque chose à voir, quelque chose en commun. Nous allons essayer, cette année, entre autres, de comprendre en quoi ces deux questions sont liées, en quoi nous sommes arrivés avec l'une à déboucher sur l'autre.

Oui, oui, il est arrivé une époque, aujourd'hui révolue, où l'on parlait des femmes en disant : « les personnes du sexe ». L'on disait aussi « le beau sexe », ce qui n'a rien à voir avec la beauté - la beauté esthétiquement attribuée au sexe féminin, et alors quoi ? La laideur à l'autre ? Affaire de goût ! – Non, les femmes étaient placées comme *genre* (gender), collectivement du côté de la beauté ; permettant aux hommes d'avoir à rester situés du côté de la force. De la puissance, je ne dis pas de la virilité. En effet, Lacan faisait remarquer que ce

n'est que d'une femme que l'on dise qu'elle est (un peu trop) virile... De la puissance, en tout cas de la puissance pour autant qu'elle se montre, qu'elle est visible, qu'elle impressionne, c'est-à-dire, voyez-vous du *phallus* en somme. Alors le « beau sexe », sans doute pour ne pas prêter à confusion, est tout simplement devenu « le sexe ». Les hommes étaient du côté du phallus, puisqu'ils étaient porteurs de pénis ; les femmes du côté du sexe, c'est-à-dire de quoi ? C'est-à-dire non-porteuses de pénis... Voici une belle réaction défensive au vu de l'anatomie. Pénis=homme ; absence de pénis sur un corps=non-homme, c'est-à-dire les personnes du sexe. Femmes, si vous voulez, par absence... Donc aucune définition positive de la femme dans tout cela C'est parce que ça manque que vous en déduisez que c'est du côté du sexe, d'un sexe au demeurant énigmatique disaient qui ? Les hommes bien sûr, maîtres du savoir.

Ce qui fait que les hommes, malades de la femme, entretenaient précieusement son statut d'énigme absolue, laquelle permettait d'en rester là : exclusion et fascination. (*fascinus*=*phallus* pour les Romains).

Wilehlm Fliess, le copain de Freud, enfin copains de 1887 à 1902, grâce à l'amour homosexuel de transfert qui les enveloppe tous deux, pseudo-scientifiquement, et appuyé sur une très mince pratique médicale, lui, n'y allait pas par quatre chemins : il affirme qu'il existe une *bisexualité* chez l'humain.

Qu'entend Fliess par *bisexualité* au cœur de la science sexuelle qu'il construit au cours de ce qu'il faut bien appeler un délire paranoïaque ?

- 1) Il existe un donné de départ : l'anatomie et la biologie. La différenciation biologique suffit à rendre compte du phénomène du sexe.
- 2) Les deux sexes sont dans un rapport de symétrie. Chaque sexe contient l'autre : c'est sa part refoulée, ou encore, latérale. Le terme de bisexualité sera bien vite remplacé d'ailleurs par celui de *bilatéralité*. La différence sexuelle devenant rapidement assimilable à l'opposition gauche-droite.
- 3) Les deux sexes sont en fait confondus par un principe qui les anime tous les deux : le principe unitaire qui est la loi universelle de la menstruation périodique, au-delà du sexe, au-delà de l'individu. Le sexe est ainsi intégré à la nature, il est uni au rythme du monde. Le cycle féminin est de 28 jours, le cycle masculin de 23 jours.
- 4) La sexualité est indépendante des conditions singulières du désir. Ça marche tout seul, vous n'y êtes pour rien. Tout se ramène à la réalisation automatique et éternelle de l'espèce. Sexualité et reproduction sont ainsi raccommodées.

- 5) Chaque sexe étant porteur de l'autre sexe, il a reçu deux périodicités, de la mère. L'une est dominante, l'autre refoulée, tout cela est source d'une harmonie sans borne, au sein d'une substance vitale unique. Plus tard Fliess envisage une reproduction possiblement a-sexuée, réalisant son vœu de l'auto-génération... Vous remarquerez que l'on en est arrivé là, aujourd'hui, avec la science : clonage, pas mort, l'être suit.
- 6) Sa construction expose très ouvertement ce que Lacan a appelé la forclusion de l'instance paternelle. Tout provient de la mère, la vie entière, dans une harmonie indéfectible.

Freud va courageusement se démarquer et s'opposer point par point. Mais il mettra quand même à peu près quinze ans pour ce faire, englué dans le transfert :

- 1) Pour Freud le donné anatomique et biologique n'est pour rien dans la question du sexuel chez l'humain. Il fait seulement illusion. Il oppose aux thèses fliesséennes l'impossibilité qu'il y a pour la différence anatomique des sexes à s'inscrire au plan de l'inconscient. Cette différence est ininscriptible comme telle. A la différence des sexes l'inconscient objecte le *primat du phallus*. Freud soutient cette découverte clairement et définitivement à partir de 1923. (in *L'organisation génitale infantile (La Vie sexuelle)*).
- 2) Pas de symétrie, dit Freud, mais au contraire une essentielle dissymétrie concernant le destin sexuel, ou plutôt la sexuation, du garçon et celle de la fille. (in *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique des sexes (1925, in La Vie Sexuelle)*, *Sur la sexualité féminine (1931)*, *La féminité (1932)*).
- 3) Pas d'unité de la loi périodique pour Freud, mais l'invention du concept de libido, libido unique cependant, mais qui n'a rien à voir avec une quelconque force naturelle. Cette libido n'est pas naturelle, mais antithétiquement phallique, culturelle si vous voulez. Cette libido ne se répartira jamais en un pôle masculin et un pôle féminin. Par contre, elle va quand même pouvoir se diviser entre *activité et passivité*, entre *moi et objet*.
- 4) L'espèce prime-t-elle sur l'individu ? Freud restera favorable à cette thèse, bien que longtemps partagé si l'on suit ses remarques sur le soma et le germen, ou sur les travaux de Weisman. Cf. *Au-delà du principe de plaisir*.
- 5) Freud semble tenir à la bisexualité, mais à sa manière qui, à y regarder d'un peu près, n'a pas grand-chose de fliesséenne. Pas d'idée d'une harmonie bisexuelle chez Freud. Si bisexualité il y a, elle est synonyme d'un désaccord total au sein de l'individu. La

sexualité est et reste traumatique pour Freud, trou-matique dira Lacan. Par contre existe une sorte de bisexualité psychique dont l'hystérie donne des gages en mettant en avant plutôt une *division* qui en tient lieu, irrémédiable, au niveau des fantasmes qui structurent son symptôme : l'hystérique fait l'homme, de la place de la femme...et de l'homme !

- 6) Freud s'oppose aussi, et là radicalement à Fliess, en mettant en avant l'importance cruciale, imaginaire et symbolique, de la fonction paternelle. Il rompt ainsi toute illusion d'une possible ou souhaitable relation bienveillante et naturelle avec la mère, ce qui structurait le délire pseudo-scientifique et franchement paranoïaque de Fliess, dès son maître-ouvrage *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins*.

Alors, comment le génie de Freud, celui où il puise son énergie à résister aux appels de sirène du copain Fliess, fou comme un lapin, amène-t-il l'inventeur de la psychanalyse à faire de *l'envie de pénis* le roc incontournable de la fin des analyses avec les femmes ?

### **UN CHERCHEUR DE VERITE :**

Freud est, comme tout psychanalyste après lui, un chercheur de vérité. Mais il sait que la vérité , à cause de l'inconscient, ne s'atteint pas frontalement. Il y faut la plupart du temps quelques détours emprunter. Le mythe, et l'illustre mythe principal d'Œdipe, en est l'exemple princeps. Par le mythe, la vérité ne se dit qu'à travers une structure de fiction. Ce n'est pas la fiction qui dit la vérité. La vérité va trouver elle-même, si l'on peut dire, le chemin pour se dire à travers le mythe. Pas besoin, par exemple, comme on le pense souvent, de croire au mythe d'Œdipe pour comprendre la psychanalyse. La psychanalyse (ou le psychanalyste) ne cherche pas d'ailleurs à vous faire croire en elle, à entraîner votre conviction, à vous persuader de son efficacité, etc... Elle peut seulement vous permettre de rencontrer, in fine, une *certitude*. C'est ce qu'elle cherche à obtenir : une certitude, pas une croyance. Cette certitude n'est pas dans ce qu'énonce la fiction du mythe, mais dans ce que cette fiction va permettre de cerner en tant qu'impossible, précisément, impossible à dire. Confrontation avec le réel dont on pâtit.

La vérité peut aussi se cacher, c'est-à-dire en même temps se révéler, s'avouer, dans l'erreur. Toute l'étude que fait Freud du lapsus en est une illustration remarquable.

La vérité peut encore être reconstruite. On se souviendra ici comment Freud se livre avec *L'Homme aux loups* à des *Konstruktionen* qui vont jusqu'à

inventer, recréer si vous voulez, une réalité qu'il appelle « préhistorique » du sujet Sergeï Constantinovitch Pankeïef.

En fait, qu'est-ce que la vérité en psychanalyse ? C'est la rencontre, toujours manquée, d'un réel, qui ne se manifesterà à chaque occurrence dans le discours qu'en tant que *point d'ombilic, lacune, blanc, vacuole, manque de représentation*.

Cette rencontre, toujours manquée, se laisse en psychanalyse engranger comme un gain. A chaque fois. Ce gain c'est le savoir que le sujet arrache au réel. Mais, c'est un savoir qui nous affecte, ; c'est un savoir qui engage notre subjectivité. C'est un savoir qui se déchiffre de l'inconscient. Il a un effet sur l'analysant : il crée en celui-ci un rapport nouveau au savoir, qui tranche sur le rapport au savoir que le sujet avait précédemment. Le rapport qu'il avait, par exemple au savoir référentiel, au savoir universitaire ; rapport de rejet (parce que souvent rejeté par lui, il en a fait la douloureuse expérience symbolique), rapport de révérence (parce que souvent écrasé parce qu'il s'en imagine). Et, c'est ce savoir découvert dans le travail analytique, mis en branle, mis en acte, qui, finalement est mis par le sujet en position de vérité. Voilà ce que vous pouvez espérer de la psychanalyse : un savoir, appelé par Lacan *textuel*, c'est comme un texte, une connexion de signifiants, à mettre en position de vérité : - fin de l'analyse ! Non, pas tout à fait, car ce savoir a maille à partir avec ledit réel. Il doit lui en concéder des bouts. Bref, ce savoir, est comme un gruyère, il en manque toujours des bouts. C'est un savoir troué. Il est affecté d'un défaut en son centre. Mais c'est aussi ce qui lui permet d'opérer. Car c'est en tant que troué que ce savoir psychanalytique (du à la cure psychanalytique) fonctionne en position de vérité. Eh oui ! Pourquoi ? Parce que la vérité, ladite vérité a un statut tel, comme le remarque Lacan, qu'elle ne peut pas se dire toute, à tout le moins, pas-toute d'un seul coup. Lacan dira que la vérité ne peut que se mi-dire. A chaque fois, elle se mi-dit. A chacun sa vérité (Pirandello), chacun voit mi-dit à sa porte...

Si la psychanalyse ne vous permet pas de tout savoir, c'est tout simplement parce que l'inconscient ne dit *pas-tout*. L'inconscient est un savoir, certes, mais c'est un savoir dont la structure s'avère d'être trouée, il est un savoir *pas-tout*, un savoir pas-tout savoir. Ce n'est pas une imperfection, c'est sa structure. A cause du réel. C'est le réel, irréductible, qui le troue.

Freud, au contraire, vise au tout. Homme encore des Lumières, homme de l'*Aufklärung*, homme de science, hommes des sciences de son temps dont le modèle est la thermodynamique et l'électricité (Freud prendra beaucoup le train, et il sera l'un des premiers abonnés au téléphone, à Vienne). Freud aura beaucoup de mal à admettre que le travail de remémoration dans la cure n'arrive pas à tout remémorer. Qu'il faille en re-construire un bout, supputé (les

*Konstruktionen* de tout à l'heure). Que l'analyse du rêve débouche sur une ombilication du rêve, un inanalysable. Que la fin de la cure bute sur un *roc*. Freud, je dirais, a du mal, par ce qu'il est et par sa formation de chercheur, à se heurter à l'impossible, c'est-à-dire au réel tel que Lacan va l'approcher. D'où ses points de butée concernant la psychanalyse et, dans celle-ci, certaines questions bien précises, comme par hasard... : le père, le transfert, la femme, la fin de l'analyse : les impossibles à dire...

Le sexe féminin, c'est justement l'un des impossibles à dire.

---

**Reprenons** : le génie de Freud consiste sur ce sujet à saisir que les considérations d'ordre anatomique et physiologique ne sont ici d'aucune aide. Pourquoi ?

L'observation clinique minutieuse de l'extérieur comme de l'intérieur du corps humain permet bien d'effectuer des constatations : une femme n'est pas un homme, et réciproquement. Mais disons-le tout net, et une fois pour toutes, la différence constatée, qu'elle soit une différence anatomique des organes génitaux des deux sexes, ou qu'elle soit une différence biogénétique des chromosomes, XX pour les femmes, XY pour les hommes, toutes ces constatations d'une différence ne sont d'aucune portée, définitivement, pour ce dont il s'agit ici de saisir. Qu'est-ce qu'il s'agit, enfin de saisir ?

Il s'agit de saisir une différence (supposé) des *sexes*. Pas des génitoires.

Que désigne le signifiant **sexe** dans le champ de la psychanalyse à partir du travail de Freud ? Il désigne, c'est-à-dire qu'il recouvre et découvre à la fois, au-delà de toute matérialité de la chair, l'organe sexuel en tant qu'il est intégralement pris (il ne peut en sortir) dans la dialectique du désir, c'est-à-dire, en tant qu'il ne se trouve qu'interprété par le signifiant. En somme *le sexe* n'est et naît que dans le langage.

Ainsi, le réel de l'organe anatomique et la réalité du sexe ne font pas qu'un, mais deux !

En 1908, Freud publie son article *Les théories sexuelles infantiles* (in *La Vie sexuelle*, PUF, 1969). Il y affirme que, de cette réalité, ne se reconnaît qu'un seul organe, qu'il appelle ces années-là *le pénis*. Tout part donc de ce point d'ignorance fondamentale du sexe féminin Il s'agit d'un point de non-savoir, Freud emploie le terme *Umwissenheit* : il précise, *eine Umwissenheit* (un non-savoir, donc) *que rien ne peut pallier*. C'est au creux de ce non-savoir que vont venir se loger toutes sortes de théories sexuelles infantiles, les plus fantaisistes les unes que les autres. Freud dit que celles-ci *se fourvoient de façon grotesque*. Il ajoute qu'elles contiennent cependant toujours *un fragment de pure vérité* et qu'elles sont alors sous cet angle *analogues aux solutions qualifiées de*

« géniales » que les adultes tentent de donner aux problèmes que pose le monde et qui dépassent l'entendement humain. Mais, pour Freud, ces théories sexuelles infantiles ont un pouvoir qui va bien au-delà de ce qui pourrait n'apparaître que ressortissant d'une erreur, d'un mensonge ou d'une dissimulation. Il va faire remarquer que la perception elle-même va se soumettre, chez le sujet, à ces théories infantiles. Mais il faut bien sûr savoir ici que pour Freud, depuis son travail de 1895, l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, ce sont les représentations qui organisent la perception et non l'inverse. En termes lacaniens, on pourrait dire que le signifiant s'injecte dans le réel, ce qui produit pour la pensée une sorte de fonctionnement de type hallucinatoire.

Freud s'exprime ainsi : *Quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur, ses propos montrent que son préjugé est déjà assez fort pour faire plier la perception ; il ne constate pas du tout le manque de membre, mais il dit régulièrement, en guise de consolation et de conciliation : le...est encore petit ; mais quand elle sera plus grande, il poussera bien.*

Quatorze ans plus tard, dans son article de 1922, sur *La tête de Méduse*, mais aussi et surtout l'année suivante,... Freud revient sur sa première approche de la question dans son article de 1923 sur *L'organisation génitale infantile*. Il ne remet cependant pas en question qu'il existe une ignorance fondamentale du sexe féminin, bien au contraire. Freud découvre le *primat du phallus*, ce qui va accentuer les choses. Le pénis cède la place au phallus, ce qui entraîne corrélativement Freud à construire sa théorie de la castration. Pas de phallus sans notion de castration. Si phallus,...alors possibilité de castration. Et les théories sexuelles infantiles occupaient ainsi, clairement pour Freud, la place de la castration. Elles formaient un rempart contre la castration.

Parlant alors des petits garçons toujours en train de découvrir les parties génitales de l'autre sexe, Freud écrit : *Ils nient ce manque, ils croient voir malgré tout un membre, ils voilent (beschönigen) la contradiction entre observation et préjugé en allant chercher qu'il est encore petit et qu'il grandira sous peu, et ils en arrivent lentement à cette conclusion d'une grande portée affective : auparavant, en tout cas, il a bien été là et par la suite il a été enlevé. Le manque de pénis est conçu comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration à sa propre personne. Plus loin, il ajoute : Dans tout cela, le sexe féminin semble n'être jamais découvert.*

De 1908 à 1923, Freud a donc fait évoluer sa théorie par une sorte de glissement aggravant.

Résumons : 1908, Freud dit qu'il n'y a qu'un seul sexe, le **pénis**. Lequel est toujours présent, dans sa « saillance » ou son absence de « saillance ». S'il est bien développé dans le cas du garçon ; chez la fille il est considéré comme en voie de développement.

1923 : On est, et on le restera jusqu'à la fin, sur la thèse d'un sexe unique. Mais une nuance apparaît. On se souvient qu'en 1908, le petit garçon ne voyait pas du tout de manque, sa perception ne semblant pas fonctionner. En 1923, par contre, il constate ce manque. Comment constate-t-on qu'il le constate ? Parce qu'il le nie. Il en reçoit cependant une sorte de contradiction. Alors il voile ce manque en faisant de celui-ci un mode d'existence du phallus (pas du pénis). Conclusion, et malgré ce changement survenu entre 1908 et 1923, il n'y a toujours bien qu'un seul sexe, le *phallus*, mais on peut le rencontrer sous deux modalités d'existence : la *présence*, l'*absence*. C'est ou bien l'une ou bien l'autre.

Cette théorie est imparable : le pénis, par exemple, s'il manque, son manque est désormais reconnu comme phallus en moins, mais en aucun cas comme quelque chose qui pourrait être nommé *sexe féminin*.

La question de la castration va être, immédiatement avons-nous dit, corrélée au *primat du phallus*. Elle va consacrer l'exclusion. La castration exclut au sens, lacanien, où elle forclot. Elle réalise une forclusion du sexe féminin en tant que tel. Pourquoi ? Parce qu'elle parle d'autre chose que de la chose, là. Elle fait de l'absence un simple reste, reliquat de la présence. Elle fabrique un *embellissement* (sens propre de *beschönigen*). C'est, dans le sens figuré, une véritable logique de l'*euphémisme* à laquelle elle introduit.

Mais filles et garçons sont de même pris dans cet euphémisme. La petite fille, elle aussi, voit dans son propre sexe un phallus amoindri, un phallus castré. Son sexe lui reste, à elle aussi, non-découvert. Filles et garçons n'ont accès au sexe féminin que par la représentation (Freud), le signifiant (Lacan) du phallus.

On critique souvent Freud mal à propos. C'est le cas pour le vagin, dont on a beaucoup glosé. On a crié au scandale (les féministes en tête) : comment, Freud dit que les enfants n'ont pas conscience de la matérialité du vagin ? ! Il suffit d'être un peu observateurs. Bien sûr que les enfants connaissent l'anatomie, ils l'explorent suffisamment chez eux et chez l'autre. Freud veut dire autre chose que nous approchons ici. Ce que découvre Freud, c'est que tous les constats d'exploration des jeux d'enfants ne s'inscrivent pas dans l'inconscient en tant qu'opposition entre deux sexes qui seraient complémentaires. Ce bout de corps, l'organe vaginal est bien repéré comme organe, il est connu ; il n'est pas cependant reconnu comme sexe féminin, en tant que signifiant. En tant que signifiant, il manque. Le sexe féminin manque à être représenté.

Avec sa théorie de la castration, cœur de l'édifice psychanalytique - c'est aussi de là que tous les effets de vérité sont attendus -, Freud va progressivement s'enfermer. La castration, son évitement, c'est la croyance que le névrosé construit en lieu et place de ce réel, impossible à supporter, le sexe féminin. La castration c'est aussi le port d'attache du mythe d'Œdipe, qui fonde la praxis

freudienne de la cure. Mais la théorie de la castration va devenir aussi le point de butée de l'avancée freudienne sur le féminin. Cette théorie explique le pourquoi de la construction défensive qu'est une névrose, mais elle se montrera constamment impuissante à produire les moyens d'en sortir, comme l'illustre *Analyse finie et infinie*, l'article de 1938, qui bute sur le *roc de la castration*. Le savoir de la castration est un savoir en défaut concernant la femme, le sexe féminin, l'identité féminine, la féminité..., malgré les tentatives de Freud de construire une seconde conception de la féminité à partir des années 1930, seconde conception qui trouve son expression finale dans deux grands articles : l'un de 1931, *Sur la sexualité féminine*, l'autre de 1932, *La féminité*.

Entre-temps, on en reste là. Là où ? On en reste là avec un savoir en défaut, qui s'appelle le savoir de la castration, la théorie freudienne de la castration. Le problème, pour la femme, c'est que ça ne l'arrange pas d'être l'objet d'un savoir en défaut, en somme d'un non-savoir, puisque la seule voie où ce non-savoir l'engage, c'est d'incarner ce défaut lui-même. Avec une double conséquence : d'une part elle se voit devenir l'objet d'un culte, de la part des hommes, mais également des femmes –puisque nous l'avons montré avec Freud, hommes et femmes sont logés à la même enseigne concernant le non-savoir sur le sexe féminin - : c'est la femme comme mystère, la femme comme énigme ; d'autre part elle subit le retournement, parfois brutal, de ce fantasme des deux sexes, pour se voir alors être l'objet de la haine : c'est la femme comme mystificatrice, la femme comme menteuse.

### **L'HYSTERIE VOUS DEFIE :**

Alors quelques-unes se révoltent contre la pensée phallique, en tant que pensée unique. Théorie de la castration phallo-centrée : qu'à cela ne tienne ! Interrogeons donc ce fameux phallus, dit l'hystérie, pour un peu voir si ça tient debout (si j'puis dire...).

Quelle est la manière avec laquelle l'hystérie interroge ? Je dirais que c'est avec ironie. Je rappelle que l'ironie peut être tragique.(Cf. pour s'en convaincre tout le théâtre classique) Elle interroge la question du phallus comme une théorie des hommes, un fantasme de l'Homme. Elle a raison. Plus, elle interroge le phallus comme ressortissant du père. Elle a encore raison. Elle interroge alors la puissance du père et remet en cause sa capacité à désirer. Elle a toujours raison ! Elle se refuse à occuper la place d'objet sexuel que lui assigne le fantasme phallique masculin. Là, elle commence à avoir tort, pourquoi ? Parce que, par cette voie elle ne va rencontrer qu'une impasse. Ceci est une question de structure, pas d'idéologie.

Démonstration : si l'hystérie et l'hystérique qui en est affublé(e) soutiennent un tel questionnement, c'est qu'ils visent le mythe oedipien, ils

visent précisément sa limite. La limite de l'Œdipe, c'est la limite de la puissance du phallus. L'hystérie veut démontrer que le phallus, en sa puissance, est chose bien limitée, et qu'il y a un au-delà, et que dans cet au-delà on trouve quoi ? Je vous le donne en mille... On rencontre La Femme, l'existence de la femme en tant que femme. Cette quête, ce combat, ce défi, oscilleront cliniquement toujours entre un certain espoir hypo-maniaque et sa déception, sous forme dépressive du dépit, voire une franche mélancolie.

Confrontée à son défaut de savoir concernant la féminité, l'hystérique est pathétique. Elle cherche à saisir son être au-delà. Au-delà de quoi ? Au-delà de ce qu'elle peut être pour un homme. En effet, ce qu'elle peut être pour un homme la ravale –c'est un *ravalement* au sens de Freud et de son texte sur « le plus commun des ravalement dans la sexualité masculine », dans lequel il montre que l'homme ne peut considérer la femme dans son fantasme que comme la mère (à respecter et vénérer)et/ou la putain (à mépriser ou à sauver) -, la ravale à n'être qu'un objet pour sa propre jouissance sexuelle.

L'hystérique n'est donc pas d'accord avec tout cela ; elle le montre et le fait entendre. Elle proteste en défiant le *phallus*. Elle proteste au nom de quoi ? Elle proteste au nom de la Femme. Elle proteste contre l'impuissance du savoir des hommes à nommer le féminin en elle, en tant que tel. Elle s'en prend aux hommes, au père, à l'amant, au maître, à l'analyste. S'ils prétendent tous faire le maître, ils sont hachés menus, ce qui démontre bien qu'ils sont châtrés là où ils croyaient êtres phalliques. Mais de montrer leur insuffisance là où ils arboraient une suffisance ne suffit pas à réparer l'absence de savoir sur son sexe pour l'hystérique elle-même. Ce n'est pas le père qui ne répond pas, ni l'amant, ni l'homme, ni l'analyste... c'est l'inconscient. L'inconscient est le lieu d'un défaut du signifiant du féminin. L'inconscient est muet, parce que vide du signifiant qui dirait la femme, et permettrait ainsi, enfin une différenciation claire des sexes. Une analyse, ne le répétez pas, une analyse n'arrivera pas plus au résultat escompté. La cure révèle au sujet que sa sexualité n'est pas originellement liée à une quelconque différenciation du sexe auquel il est censé anatomiquement correspondre. Elle lui révèle, au contraire, que l'objet qui cause son désir inconscient – l'objet de la pulsion sexuelle, pour le dire un peu vite -, est un objet foncièrement a-sexué.

D'où la nécessité du fantasme. Ce n'est qu'au niveau du fantasme que le sujet va être amené à se construire une figure de femme, à nommer « femme » (sous-entendu porté par un corps de femme) cet objet qui le divise imaginativement : S barré, poinçon petit a (Lacan), réduit dans le réel à un regard, une voix, un étron, un sein.

Quel est alors le fantasme de l'hystérique face à cet impossible signifiant dont les hommes font les frais de son courroux ? C'est un fantasme où l'hystérique y est divisé imaginativement, c'est-à-dire qu'elle y est présente dans le fantasme et située à la fois à l'une et à l'autre place des partenaires du rapport sexuel ; elle est située à la place de l'homme en tant que femme, et à la place de

la femme, en tant que femme et en tant qu'*homme*. Ce qui a fait dire à Lacan, que l'hystérique *fait l'homme* (non pas qu'elle est un homme).

C'est parce qu'il n'y a pas d'inscription, et d'inscription possible du signifiant *Femme* dans l'inconscient, mais un signifiant unique – le *phallus* –, que Lacan énoncera qu'*il n'y a pas de rapport sexuel*. Le fantasme sexuel, c'est alors ce qui tient lieu d'un rapport sexuel impossible à signifier en tant que tel..., mais possible dans l'imaginaire du sujet. C'est même sa principale fonction, une mise en condition sans laquelle rien ne pourrait se mettre en acte au sens matériel du terme.

Freud a déjà bien repéré, dès 1908, dans son article *Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité* (in *Névrose, Psychose et Perversion*), puis, il le confirme en 1909, dans *Considérations générales sur l'attaque hystérique* (in *id.*), que tout symptôme hystérique amène systématiquement à rencontrer deux fantasmes : le premier de type masculin, le second, de type féminin. Ce qui fait tenir ainsi, Freud, à la thèse de la bisexualité. Il en fait même l'essence du fantasme hystérique. Ce qui pose un problème, c'est ce terme même de *bisexualité*. S'agit-il vraiment de bi-sexualité, d'occupation des deux places de sexes ? C'est une question. Freud semble croire que c'est possible. Cependant à relire ces deux articles (surtout le fin du premier et le milieu du second), il semblerait qu'il faille plus précisément parler de *bi-jouissance* ou encore de jouissance double. Le travail de Lacan permet de dire aujourd'hui que c'est de la place et de l'action de l'Autre, en tant qu'Autre sexe, qu'il s'agit dans le symptôme hystérique. C'est de deux places, Autre, l'une à l'autre, que l'hystérique jouit. Jouissance, jouissance re-doublée de deux rôles imaginarisés, mimétisme, tentative de ressentir, identification, fantasme bisexuel, mais pas bi-sexualité.

Est-ce sur ce point pivot que Freud achoppe en fin de parcours, au terme duquel, en 1937 il sera amené à une impasse ? Est-ce que la bisexualité supposée de l'Hystérique telle qu'il la conçoit ne l'amène pas à un mur, à un roc ? Le *roc de la castration* ?

Pourquoi Freud se résout-il à présenter la fin de l'analyse avec les femmes comme se brisant sur un roc incontournable qu'il nomme *penisneid*, envie de pénis. Comment Freud, malgré la maladie et la fin de sa vie qui s'annonce, se résout-il à clore sa théorisation de la question-femme par une impasse ? Une impasse double, puisque l'échec de la fin de l'analyse concerne aussi bien les femmes que les hommes.

Du côté homme, l'analyse bute, in fine, sur une crainte. Cette crainte est une angoisse. Il s'agit de la menace de castration. En tant que menace, elle leur est insupportable. Ils arrêtent là leur analyse, non finie, non bouclée.

Du côté femme, l'analyse s'échoue sur les plages, qui peuvent être diverses, sable fin ou gravier coupant, de l'envie de pénis. Une envie, comme dit

et écrit Freud « exquisement féminine », sans doute, comme on parle en médecine d'une douleur « exquise » ! Elles ne peuvent y renoncer, elles le veulent, on leur doit, c'est à elles. Elles préfèrent quitter Freud qu'abandonner l'idée d'un possible.

Mais cette crainte angoissante et cette envie insatiable sont-elles équivalentes. L'angoisse de castration suffit-elle à désigner la *classe* des hommes, le *genre* « homme » au regard de la psychanalyse ? L'envie intarissable suffit-elle à englober la *classe* des femmes, le *genre* « femme » au yeux de la psychanalyse ?

Lacan, nous le verrons plus tard sera nécessité de reprendre les choses autrement, afin de sortir de l'impasse freudienne et mener la question féminine au-delà. Freud restera toujours, quant à lui, dans la perspective de tenter de saisir un désir unique chez la femme, tentative qui, si elle avait réussi, lui aurait permis d'unifier les femmes au sein d'un ensemble « femmes ». Il aurait alors atteint La Femme, c'est-à-dire son but. Jacques Lacan montrera, précisément à cet endroit, qu'il n'y a pas un « ensemble des femmes », d'où sa remise en cause de La Femme. Il conclura : *La femme n'existe pas*. La femme n'existe pas, parce que justement, *il n'y a pas de rapport sexuel*. Les deux formules sont en corrélation réciproque.

---

Séance du 06 novembre 2002

### LA BISEXUALITE FREUDIENNE :

Dès les *Trois essais sur la théorie du sexuel* de 1905, le concept de bisexualité que Freud semble reprendre de Fliess, va s'acheminer vers une synonymie : bisexualité, pour Freud, va vouloir désigner l'opposition activité-passivité. Il utilise, en 1905, le terme bisexualité pour avancer déjà sa thèse d'une seule libido, une libido mâle. Il s'exprime ainsi : *Les rapports de l'hybridité psychique avec l'hybridité anatomique évidente ne sont certes pas aussi intimes, aussi constants qu'on a bien voulu le dire [...]. En sorte qu'il faut admettre que l'hermaphrodisme somatique et l'inversion sont deux choses indépendantes l'une de l'autre. [...]*

*La bisexualité sous la forme la plus rudimentaire a été définie par un apologiste des invertis-mâles : un cerveau de femme dans un corps d'homme. Seulement, nous ne savons pas ce que c'est qu'un « cerveau de femme ». [...] Retenons, toutefois, deux idées pour notre explication de l'inversion : d'abord, il nous faut tenir compte d'une disposition bisexuelle ; mais nous ne savons pas quel en est le substratum anatomique. Nous voyons ensuite qu'il s'agit de troubles modifiant la pulsion sexuelle dans son développement. (Trois essais..., p.28).*

Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le terme de bisexualité ne fait signe, à l'origine, qu'à une stricte mono-sexualité de base, sous laquelle deux exceptions vont venir se ranger : d'une part la bisexualité comme question localisée du côté des femmes (elles ont une libido mâle, mais alors comment font-elles pour être des femmes ?), d'autre part la bisexualité comme question localisée du côté des hommes lorsqu'ils sont homosexuels (comment s'en débrouillent-ils ?). Ceci amène Freud à vouloir préciser ce que veut dire « mâle », que veut dire « femelle » ? C'est une note de 1915 qui s'y emploie, bien que déjà, dès 1896, dans ses *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* (in *Névrose, Psychose et Perversion*), la même idée y ait déjà son fondement : *Il faut bien se rendre compte que les concepts « masculin » et « féminin » qui, pour l'opinion courante, ne semble présenter aucune équivoque, envisagés du point de vue scientifique sont plus complexes. Ces termes s'emploient dans trois sens différents. « Masculin » et « féminin » peuvent être l'équivalent d' « activité » ou « passivité » ; ou bien ils peuvent être pris dans le sens sociologique. La psychanalyse tient compte essentiellement de la première de ces significations [...].(p.76, note de 1915).*

Il devient clair que l'opposition activité-passivité est un dualisme. Ce dualisme, c'est ce qui va recouvrir ledit terme de bisexualité. Freud, bien sûr utilise constamment ce terme de bisexualité. Mais quand il l'utilise cela ne désigne pas une quelconque opposition entre le masculin et le féminin, donc

aucun partage des sexes. Quand Freud utilise ce mot c'est pour parler d'une polarité qui vient prendre place, précisément, à la place laissée vacante d'une différence des sexes introuvable.

1915, c'est aussi le moment où Freud construit sa *Métapsychologie* avec, entre autres, son article *Pulsions et destin des pulsions* : Ce texte nous intéresse ici parce que Freud y développe sa conception pulsionnelle. La pulsion sexuelle ne repose pas sur une base qui serait le couple mâle-femelle. Non, elle est organisée autour de polarités qui sont franchement a-sexuées : deux en tout cas. La première, on la retrouve, c'est la polarité activité-passivité ; la seconde, c'est celle du sujet et de l'objet.

Mais, ce qui fait l'invention freudienne, c'est le concept de libido unique, en fait une libido mâle, phallique. L'ennui, c'est que cette libido unique ne va pas permettre, c'est logique, d'établir une différence des sexes. Ce concept est ancien. Il apparaît dans le manuscrit E de la *Naissance de la psychanalyse* (PUF), au cours de la correspondance avec le bon copain fascinant, Wilhelm Fliess, donc précisons, dès 1894. C'est donc avec un terme unique que Freud essayera tout au long de son œuvre, jusqu'à la fin, de situer ce qu'il en est d'un pôle masculin de la libido, à différencier de ce qu'il en est d'un pôle féminin de la libido. Ce qu'il l'amène ainsi à faire varier la définition de ce terme de libido.

En 1905, lorsqu'il écrit la première version des *Trois essais sur la théorie du sexuel*, Freud affirme qu'il n'existe qu'une seule libido. Bien ! Mais il n'en reste pas là. Il précise, quel culot !, que cette libido unique est d'essence mâle ! C'est ainsi, en tout cas, qu'elle lui apparaît en observant l'auto-érotisme de la prime enfance des petits garçons. Bien sûr..., question : et pour les petites filles ? Réponse : c'est exactement la même chose ! La sexualité de la petite fille est fondamentalement d'essence mâle, car elle se localise au clitoris, qui est l'exacte équivalent féminin du pénis masculin, en fait du gland du pénis. Ainsi, du petit garçon jusqu'à l'homme qu'il devient, comme de la petite fille jusqu'à la femme qu'elle advient, tous sont soumis à cette libido unique, phallique.

Cependant, un problème surgit : pourquoi une femme adulte n'est pas un homme adulte au regard de la sexualité ? En effet, un petit garçon devient naturellement un homme, au regard de sa sexualité phallique, et cela se passe dans une sorte de continuum. Mais, pour la petite fille, devenir une femme, pose un problème spécifique au sexe féminin. Quelque chose, pour Freud doit avoir lieu, afin qu'une femme ne reste pas, en quelque sorte, comme un homme, mais devienne une « vraie » femme, pas une homosexuelle, pas une frigide, pas une hystérique... Quoi ? Un refoulement ! Sa sexualité mâle doit prendre, à un certain moment la voie du refoulement. Pourquoi doit-elle être refoulée pour que la petite fille se transforme en (vraie) femme ? Parce que - c'est une idée fixe de Freud, idée qu'il n'abandonnera jamais et qui l'a fait passé dans l'histoire - les féministes s'en sont régalées jusqu'à aujourd'hui, ouvrez tous les magazines féminins et vous constaterez qu'est-ce qu'il prend le « père » Freud -, et qui l'a

fait passer pour un « macho », un ringard, le père-ringard de la libération des femmes. Cette idée fixe, c'est que la zone érogène conductrice de plaisir doit - je souligne doit (c'est Freud qui le dit) -, doit se déplacer du clitoris au vagin ! C'est à ce prix qu'une femme devient une femme, freudiennement parlant, en termes lacaniens, au prix d'un déplacement de sa jouissance, de la jouissance clitoridienne, elle doit passer à la jouissance vaginale. Telle doit être le destin de la sexualité féminine.

Ainsi, Freud s'enferme et s'enferme à la recherche d'un très hypothétique sexualité féminine à partir d'une libido unique d'essence mâle. L'impasse sera totale dès la fin des années 1920, obligeant Freud à refondre sa théorie de la féminité en une théorie plus générale dont l'acmé est à situer dans les deux articles du début des années 1930 : 1931, *Sur la sexualité féminine* (in *La Vie sexuelle*) ; 1932, *La féminité* (in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard 1984).

Ceci dit, tout ne sera pas perdu. En effet c'est bien parce qu'il est sur la piste du refoulement (*Verdrängung*), et du développement de sa théorisation, que Freud va élucider un premier niveau de la névrose hystérique. Le refoulement est un élément central de la constitution et du fonctionnement de l'hystérie. L'hystérie carbure au refoulement. Pour déboucher sur une sexualité dite féminine, la jeune fille doit refouler la ou « sa » sexualité masculine.

En 1909, dans ses *Considérations générales sur l'attaque hystérique* (in *Névrose, Psychose et Perversion*), Freud, qui a bien mis en évidence que c'est le retour du refoulé qui crée le symptôme - le symptôme est un compromis boiteux, mais un témoin de ce retour inacceptable en son état brut -, va en déduire logiquement que chez la femme hystérique le symptôme doit être considéré comme le retour de sa sexualité mâle, refoulée depuis son enfance.

### **Reprenons : DEUX DISTINCTIONS MAJEURES :**

- 1) Nous n'avons qu'une seule libido. Elle est d'essence masculine ;
- 2) En tant que femme, et pour pleinement le devenir sexuellement, la femme doit refouler sa libido masculine ;
- 3) Cliniquement, Freud va constater que ce n'est pas le cas général, que la plupart du temps il a affaire aux hystériques, et quelques fois aux homosexuelles, lesquelles contredisent son dire.
- 4) D'où la question : existe-t-il une autre voie que celles de l'hystérie (de la frigidité) ou celle de l'homosexualité (le complexe de masculinité) ?
- 5) Freud est alors amené à assouplir sa pensée. Il nuance, il complexifie aussi. Il va surtout cliver son concept de libido pour trouver une explication qui puisse correspondre à son expérience clinique, sa pratique.

- 6) Une seule libido, c'est une unité de principe, intangible. Mais..., sans toucher à ce principe, Freud introduit deux distinctions fondamentales. Ceci va lui permettre de fixer deux polarités, deux pôles qui vont orienter, organiser la libido, afin de dégager plus nettement une sexualité qui serait plus spécifiquement féminine :

***Première distinction :***

Freud est parti de l'opposition originaire entre activité et passivité qui lui est chère. La libido est unique, ...mais elle peut avoir *deux buts*. En effet, Freud constate que cette libido peut se satisfaire selon deux modes : le premier mode correspondrait plutôt au caractère masculin ; le second mode serait plutôt à référer au caractère féminin. En termes lacaniens, on a : une libido unique, laquelle peut s'exprimer selon deux styles de jouissance : actif ou passif.

L'interrogation sur la sexualité féminine s'en trouve dès lors complexifiée. L'étude de l'hystérie s'attelaait jusque là à se débrouiller avec la présence du refoulement ou du non-refoulement libidinal. Maintenant s'ajoute à la question du refoulement la question de l'antagonisme entre deux voies de satisfaction (Freud), deux modes de jouissance(Lacan).

Si l'on peut jouir *passivement*, tout est chamboulé. Freud l'affirme, il prend pour modèle la jouissance passive qui affecte l'enfant dans sa relation primordiale à la mère. C'est le premier grand retour de la mère dans la psychanalyse freudienne centrée jusque là sur la fonction paternelle.

Mais, la fin de l'Œdipe s'accompagne, pour le garçon, d'un rejet de cette jouissance passive ; il doit se détacher de la mère pour tourner son regard identificatoire vers le père : sortie de l'Œdipe masculin.

La fille, dit alors Freud, doit de même repousser cette jouissance passive, et s'éloigner de la mère, mais elle, c'est pour entrer dans « son » Œdipe. Mais, ajoute-t-il, la fille, elle, devra ensuite y revenir pour assumer son propre destin identificatoire féminin. Freud, on le voit, fait donc de la sexualité féminine, proprement féminine, quelque chose qui est lié, qui dépend même d'un échec du refoulement dans lequel se constitue l'Œdipe.

***Deuxième distinction :***

Travaillant sur la question de l'objet afin de progresser dans son étude du mécanisme de la psychose (Schreber, 1911), et poursuivant sa recherche sur la sexualité spécifiquement féminine, Freud produit son article de 1914 : *Pour introduire le narcissisme* (in *La Vie sexuelle*). C'est dans cet article qu'il introduit la polarité entre *libido du moi* et *libido d'objet*.

Ceci a une conséquence : on a maintenant toujours une libido unique : 1) divisée au niveau de son mode de satisfaction (de son style de

jouissance) ; 2) mais encore divisée au niveau du type d'objet que vise cette satisfaction (dont se satisfait cette jouissance). Donc, une libido unique, doublement divisée ! Vous me suivez ?!

Voilà ! A la toute fin de son dernier article d'importance sur la question, en 1932, - *La féminité* -, Freud applique la logique de ce qu'il vient d'affirmer : pourquoi, souvent les femmes réclament-elles plus d'amour que les hommes ? Pourquoi, dans leur choix objectal, l'amour leur semble, à elles, plus nécessaire, plus vital ? Accompagnant nécessairement, et condition sine qua non, pour beaucoup, toute relation sexuelle et condition nécessaire sinon suffisante pour parvenir à la jouissance sexuelle ? Réponse de Freud : à cause du narcissisme spécifiquement féminin. Le narcissisme serait plus marqué chez la femme que chez l'homme, et les femmes seraient conduites par leur narcissisme dans leur choix d'objet sexuel et amoureux.

Ces deux distinctions, ces deux polarités permettront, enfin, d'un peu mieux répondre, à ce qui fait la particularité de l'homosexualité féminine, qui n'est pas strictement symétrique ou à décalquer de l'homosexualité masculine. On verra cela plus loin.

### **CLIVAGE DES SEXES OU DIVISION DU SUJET :**

La féminité est une énigme. Peut-être faudrait-il distinguer là aussi tel qu'il le fut dans un colloque récent, la *féminité* du *féminin*. La féminité, c'est toute la parade, la mascarade surtout à laquelle une femme sacrifie pour faire la femme dans le regard de l'Autre. Le féminin, c'est l'énigme dont nous parlons, en-deçà de la féminité. Son réel. Cependant, restons-en pour le moment à Freud qui parle, lui, de féminité (*Weiblichkeit*).

Existe-t-il deux sexes ? Deux sexes bien clivés l'un par à l'autre ? Existe-t-il une différence des sexes ? Tout part de là.

Il existe une différence d'organes, certes, l'anatomie en témoigne. Mais au niveau de l'inconscient, rien de moins sûr, puisque rien ne s'y inscrit d'une différence...Rien ne s'y signifie comme deux sexes qui seraient partagés !

Freud, on l'a vu finit, enfin , par rejeter la notion fliesséenne de bisexualité. Pour Freud, pas de clivage entre les deux sexes. La sexualité, cependant, pour lui, introduit une division dans le sujet lui-même, dans le *Ich* freudien, le *je* traduirons-nous pour simplifier.

On sait que Freud, à la fin de son œuvre, accordera une importance structurale à ce clivage du *je*, en fait, quand même, du moi. Mais, nous dirons,

avec Lacan, que malheureusement, là-dessus, il laisse tomber la plume (*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*, GW XVII).

Deux polarités jusque là, nous l'avons vu : 1) activité-passivité ; 2) libido du moi-libido d'objet. Eh bien viendra s'ajouter une troisième polarité : à partir de la rencontre de la castration, à partir de la division : châtré-non-châtré, va s'organiser un étrange phénomène qui, bien loin de ne concerner que les pervers, va finir par toucher tout le monde. Sauf que Freud n'en pourra dire plus, car il disparaît en 1939, un an après qu'il en ait dit quelque chose de consistant et de plus affirmé. Comment cela lui vient-il ?

1907, c'est le texte sur *Délire et rêve dans la Gradiva de Jensen*. On a dit plus haut qu'à la place du signifiant manquant du sexe féminin, et lorsque le petit garçon ou la petite fille doivent énoncer ce qu'il en est de ce sexe féminin, au vu de l'anatomie féminine, ils répondent de différentes manières en 1908 et en 1922-1923. Dans la *Gradiva*, la différence sexuelle ne se traduisant pas mieux au niveau de l'inconscient, à la place du signifiant manquant quelque chose surgit : un pied dressé verticalement dans une posture incongrue.

1908 : à partir de sa découverte, - l'inconscient répond phalliquement -, l'année suivante dans son article sur les théories sexuelles infantiles, Freud énonce : que le petit garçon ne voit pas le manque du membre chez la fille. Mais il soutient au contraire que le pénis est bien là. On sait qu'il faut attendre 1922, puis 1923, pour voir Freud revenir sur sa thèse. Le petit garçon voit bien le manque, mais il se met à concevoir une telle absence comme le résultat d'une castration.

C'est encore l'année suivante, en 1924, dans *La disparition du complexe d'Œdipe* (in *La Vie sexuelle*), que Freud apportera une capitale précision qui explique le pourquoi de la méconnaissance en question : le petit garçon voit le sexe de sa petite sœur comme un sexe châtré, mais s'il le voit comme châtré, c'est, dit Freud, qu'il faut bien d'abord qu'il ait rencontré une menace de castration pour lui-même, qu'il plaque alors sur le sexe féminin.

Voilà, très précisément ce que Freud appelle le *phallus*. C'est le pénis en tant qu'il peut manquer.

Dit autrement, le petit garçon a bien perçu quelque chose, mais ce qu'il voit n'est pas un sexe féminin. Il voit la *castration*. Il voit *avec son inconscient*. L'évidence de la différence anatomique masculin-féminin est comme recouverte par le savoir inconscient qui, lui, préfère nettement imposer sa « vision », une opposition châtré/non-châtré, seule recevable à son niveau.

Conséquences de tout cela pour le sujet :

1927, c'est l'article sur *Le fétichisme*. Freud avance d'un pas...de géant. En effet, il découvre ce fait stupéfiant : face au sexe de la femme, un certain nombre de sujets n'ont ni l'attitude à proprement parler décrite dès 1908, c'est-

à-dire d'y voir, quand même un pénis, ni celle qu'il la remplace dès 1922-23-24, c'est-à-dire y voir la castration, mais chose curieuse, ils optent pour les deux positions à la fois. D'une part, ils font le constat du manque, de l'autre, ils soutiennent mordicus sa présence,...quand même (Cf. l'article d'Octave Mannoni, *Je sais bien..., mais quand même !*, in *Clefs pour l'imaginaire*, Seuil, 1967 (?)). C'est-à-dire quoi ? Eh bien, dans le même mouvements, ces sujets reconnaissent et ne reconnaissent pas la castration. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils se mettent à reconnaître le sexe féminin pour autant. Que nenni !

Il s'agit ici du sujet dit *fétichiste*. Pour lui, en fait ce n'est pas le sexe féminin qui lui pose problème..., c'est la castration ! Pour faire avec, il peut très bien subjectivement se cliver, la division châtré/non-châtré vient alors se produire au sein même du sujet.

Ceci étant dit, si nous abordons le clitoris et le pénis comme ressortissant du fétiche, nous sommes tous des sujets fétichistes, ou, dit autrement, le clivage subjectif concerne tout sujet. D'ailleurs, en 1938, c'est la position à laquelle Freud aboutit dans son article sur *Le clivage du je dans le processus de défense*. Qu'y dit-il ? Que le clivage entre désir et réel trouvé dans la psychose, puis repéré dans la perversion, le fétichisme, se retrouve aussi dans la névrose. Il s'agit donc d'un principe général de « truquage de la réalité » (*Kniffige Behandlung das Realität*).

Ainsi, peut-on en déduire que Freud conclut sur cela son parcours sur la féminité : la différence sexuelle serait moins à trouver entre les deux sexes qu'entre deux positions du sujet, à l'intérieur même du sujet. La division du *Ich* se constate dans les trois structures cliniques. Elle prend la place de la différence des sexes introuvable.

## **ON NE NAIT PAS FEMME, ON LE DEVIENT**

Nous savons dorénavant qu'il n'y a pas de sexe féminin énonçable comme tel. Donc pas de féminité au départ, pas d'état féminin d'origine, pas d'être.

Une femme ne peut donc que le devenir. C'est le devenir de la fille, puis de la jeune fille. A partir de quoi ? Freudienement parlant, et paradoxalement, à partir de son complexe de masculinité.

La petite fille commence sa sexualité par une sexualité clitoridienne de type masculin. Un puissant refoulement sera alors nécessaire à la jeune fille pour faire émerger la femme en rejetant sa propre sexualité masculine.

A partir de 1925, Freud construit définitivement sa théorisation qui se centre sur la problématique suivante : comment s'effectue, dans le meilleur des cas, la naissance d'une femme ? Qu'est-ce qu'un « vraie » femme au regard du destin de la sexuaction féminine ?

Pour avancer sur sa question de la naissance d'une femme, Freud est amené, ces années-là à reprendre sérieusement en compte qu'il y a un avant à l'Œdipe féminin. Il y a une pré-histoire du complexe d'Œdipe féminin. Freud n'en est plus à l'erreur qu'il a faite avec l'hystérique Dora. Nous ne sommes plus en 1900, mais dans les années 1925 !

La petite fille n'aime pas tout de suite son père, sur le modèle du garçon qui, lui, aime d'emblée sa mère. Pas de symétrie ici, encore. Elle ne va aimer son père que progressivement, et surtout, ce progrès ne se réalise qu'à travers sa relation d'amour et de haine, d'espoir et de déception qu'elle entretient avec sa mère. Quelque soit son sexe anatomique, l'enfant est à l'origine, mais aussi toujours par la suite, « garçon » face à la mère. Ce n'est que dans un temps second, concernant la fille, qu'une féminisation doit se produire pour prendre sa place auprès du père. Cette féminisation, Freud le remarque, peut aussi frapper et mettre en danger le garçon, c'est un effet du complexe de castration chez le garçon, face à l'amour du père. Une scansion existe entre ces deux temps. C'est par la confrontation à la castration de la mère que garçon et fille vont désormais différencier leur chemin.

Dans *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique des sexes* (in *La Vie sexuelle*), en 1925, Freud le dit ainsi : *Tandis que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration.* Et Freud d'ajouter : *Cette contradiction s'éclaire lorsqu'on réfléchit que le complexe de castration opère toujours dans le sens impliqué par son contenu : il inhibe et limite la masculinité et encourage la féminité.* Ce que Freud dit, c'est que la fille doit se trouver réconciliée avec son sexe anatomique grâce à l'effet du complexe de castration. Elle a donc tout à attendre de celui-ci, bien compris.

Ainsi, pour Freud, rien de moins « naturelle » que la féminité.

Ceci dit tout cela n'est pas simple. Car, au fond, comment ledit complexe de castration peut-il aider à la naissance de la femme chez la jeune fille ?

Le raisonnement freudien est difficile. On comprend bien que le personnage de la mère en prend un vieux coup, lors de la découverte de sa castration, pour le fille comme pour le garçon. La mère est dévalorisée. S'ajoute, côté fille, une tendance nette de celle-ci à rendre la mère parfaitement responsable de son manque, à elle la fille, de pénis. C'est ce mépris de la mère qui va faire tourner le regard de la fille vers le père, porteur de pénis, qui aurait donc le phallus. Elle a l'espoir, dorénavant de le recevoir de lui, plus d'elle la châtrée, par nature. Ainsi, elle veut avoir quoi ? Ce dont la mère manque. C'est ça, cette quête, qui la fait devenir femme. Elle peut bien sûr courir longtemps, cette course étant vouée à l'échec. Le devenir-femme apparaît ainsi chez Freud prendre l'allure d'une impasse irréductible, d'où la butée de la conclusion freudienne : le *penisneid* !

Freud nous laisse sur un destin de la féminité très problématique. En effet, il ne verra comme porte de sortie, fausse porte, le devenir-mère comme réalisation du devenir-femme, la question du phallus étant fallacieusement résolue par l'apparition de l'enfant-phallus.

Freud jusqu'à la fin, pensera et écrira même, que la petite fille est un petit homme (article de 1932 sur *La féminité*) Que la petite fille, pour advenir comme femme, doit changer doublement : premièrement, de sexe (article de 1931 sur *La sexualité féminine*) ; deuxièmement, changer d'objet. Tout ceci est bien difficile pour un sujet femme défini depuis le début comme quelqu'un animé de l'envie d'être comme un homme ?? Pourquoi faudrait-il qu'une fille, pour devenir une femme, doive en passer par une telle transsexualité ??

### **LE DEPLACEMENT LACANIEN :**

Un rapport est une forme de relation, mais la réciproque est-elle vraie ? Il existe des relations qui ne feraient pas pour autant rapport, à en croire Lacan. Ainsi, Lacan disait-il que, dans le monde humain, *des relations sexuelles, il n'y a que ça*. Pourtant, le même Lacan, énoncera cette phrase qui fera florès : *il n'y a pas de rapport sexuel*. Ce n'est pas incompatible. La matérialité du coït ne peut être remise en cause, elle existe bien ! Mais aussi, l'on peut observer que toute *relation* chez les humains se connote sexuellement. Réfléchissez bien... Ce n'est pas ce que Lacan vise par sa formule. Ce qu'il vise à faire entendre c'est qu'il ne peut y avoir, aussitôt qu'il s'agit de sexualité humaine, de sexe, de rapport de *complémentarité* entre un homme et une femme, entre les hommes et les femmes,... entre un *un* et un *autre*, entre l'*un* et l'*Autre*. Dans la sexualité, dans le sexe, il ne s'agit pas de réaliser la sexualité sur le mode d'un rapport, au sens d'un rapport mathématique : A/B, C/D, une proportion, une fraction, un rapport quoi !

La sexualité, le sexe, c'est ce qui se caractérise par l'impossibilité, pour en rendre compte, d'établir, c'est-à-dire d'*écrire* un tel rapport sexuel. A cause de tout ce qui vient d'être dit jusqu'ici du sexe.

Mais, ne nous y trompons pas, la thèse est déjà dans Freud. Rappelons-nous que c'est la position de Sigmund Freud dès le départ. Lacan en fait un axiome.

Souvenons-nous, qu'enfin, Freud finit par rejeter la bisexualité fliesséenne, il la répudie carrément. Que disait Fliess ? Fliess soutenait la thèse, avec son concept de bisexualité, qu'il existe entre les deux sexes un rapport, justement, un rapport de symétrie en miroir, c'est-à-dire inversée. Freud suspend cette croyance fliesséenne. Freud ne croit plus au « rapport sexuel », parce qu'il découvre qu'il n'existe qu'une seule libido, masculine, et que, à partir des années 1920, il est définitivement persuadé que le sexe chez l'être parlant ne se

détermine en rien en fonction du donné anatomique et biologique, mais selon un autre rapport, celui que le sujet entretient avec ce qu'il appelle la *castration*. Ce rapport du sujet à la castration s'avère être, précisément, un rapport de parfaite dissymétrie entre les hommes et les femmes.

Freud avait affirmé *l'ignorance du vagin* pour le petit garçon, comme pour la petite fille et ce, jusqu'à l'âge adulte. Tollé ! Il ne s'agit, nous l'avons vu, pas d'un non-perçu de la réalité matérielle, mais d'un non-vu imaginaire. Du sexes féminin en tant que tel. Lacan, en quelque sorte, reprend la question en son style, lorsqu'il énonce, dès son séminaire sur les psychoses, 1956-1957 (séminaire Livre III, Seuil), *il n'y a pas de signifiant du sexe féminin*. C'est l'exacte décalque de Freud, mais ça parle en terme de signifiant. Il s'agit pourtant de la même chose. Le vagin est ignoré comme sexe, le sujet y substitue constamment, fantasmatiquement, un phallus caché ou un sein, ce que Freud énonce bien dès son article *L'organisation génitale infantile*, de 1923. En termes lacaniens, l'on pourrait dire que le vagin ignoré veut dire que le sujet ne le reconnaît pas comme radicalement Autre par rapport au phallus.

Il n'y a pas de signifiant du sexe féminin, et tout signifiant articulé a immédiatement un effet *d'en-trop* par rapport à l'absence qu'il faudrait signifier. Dire *trou*, dire *rien*, ne peuvent que désigner en les cernant, au mieux les parois, les bords d'un vide, mais ils ne nomment pas ce dont il s'agit. Le symbolique rate le réel du sexe féminin.

Qu'il n'y est pas de libido spécifiquement féminine contraint Freud à inventer autre chose pour progresser un peu mieux dans son approche de la féminité. En effet, il s'agit bien d'une même libido qui taraude hommes et femmes. Le génie de Freud, c'est de ne pas en rester là. Si cette libido est une, comme on l'a vu, cela ne l'empêche pas de se cliver, de se diviser, de se scinder en deux modes de satisfaction, eu deux styles de jouissances avons-nous dit : actif ou passif. Mais de se diviser aussi selon l'objet qu'elle vise dans sa satisfaction : libido d'objet, libido du moi.

Que va faire Lacan de l'avancée freudienne qui débouche néanmoins sur une impasse offrant au devenir-femme que la perspective d'être une mère et de rester sur sa faim de l'envie de pénis ? La réponse, c'est que Lacan déplace !

Lacan en déplaçant sort de l'impasse freudienne. Il s'affronte bien sûr à la même question de la libido féminine qu'il n'y a pas, mais il va tirer cette question sexuelle féminine vers la question de la jouissance de la femme. Ce n'est non plus, la femme a-t-elle une libido en propre ? Mais y-a-t-il une jouissance propre à la femme ?

Déjà en 1960, dans son texte *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* (*Ecrits*, Seuil, 1966), Lacan aborde le sujet en tant que divisé entre deux jouissances. Mais c'est dans son séminaire *Encore* qu'il va

donner pleins pouvoirs à ces deux jouissances. Il utilise la distinction freudienne que nous avons vu plus haut (satisfaction active/satisfaction passive), et il la reporte, la déplace, sur les deux jouissances supposées. Qu'elles sont ces deux jouissances ?

La première, au sens cardinal et non ordinal, c'est le signifiant qui la permet, l'autorise, la provoque, la produit. Cette jouissance est liée au *phallus*, à la signification du phallus. Elle est bavarde.

La seconde, le signifiant l'interdit, ou plutôt l'inter-dit - car il peut en passer des bouts quelquefois entre les dits -. Elle est liée à l'être même, à l'Autre, au corps de l'Autre. C'est une jouissance du corps, du réel du corps de l'Autre. Elle est muette.

C'est ainsi que Lacan débloque la question de la théorisation en impasse de Freud. Pourquoi ? Parce que son mouvement déplace le problème de la féminité, d'un champ où Freud est resté enfermé : le champ du sexe, du sexuel, de la différence supposée entre les sexes, à un autre champ : celui de la jouissance. Plus de bisexualité ici, mais une jouissance double, une *bijouissance*.

La traduction est évidente : Y-a-t-il une sexualité autre que masculine (question de Freud) ? Cela devient chez Lacan : Y-a-t-il une jouissance autre que la jouissance mâle, c'est-à-dire une jouissance Autre, une jouissance en plus, une jouissance *supplémentaire*, et non pas bien sûr complémentaire.

On peut dire alors que chez Lacan, la libido est divisée par la bijouissance, par la jouissance double, qui se dédouble et divise ainsi la libido. Cette division a effet majeur : c'est alors le sujet qui s'en trouve lui-même divisé. Divisé en quoi ? Divisé en deux parties : l'une exclusivement phallique, toute phallique ; l'autre introduisant un *pas-tout* phallique. La deuxième jouissance est ce qui va écorner la première, interdisant toute possibilité de faire un sujet tout-un dans son rapport au jouir. Le séminaire *Encore* et le texte *L'étourdit* sont ici références obligées .

Freud avait rencontré que la femme n'est pas un être, mais que dire femme entraînait la question de le devenir( mais comment ?) puisque le signifiant qui aurait pu la nommer, elle et son sexe, manque, un devenir-femme qu'il n'envisage que comme l'effet du complexe de castration chez la fille, dont on connaît le résultat : retour à la période pré-oedipienne à la mère dans une voie identificatrice : devenir mère soi-même, et/ou revendiquer le pénis. Lacan, peut-on dire maintenant, reprend cette thèse freudienne en ces termes axiomatiques, en énonçant : *La femme n'existe pas*. En introduisant la logique du signifiant dans l'inconscient, Lacan semble proposer une véritable perspective face à l'impasse freudienne. Cette perspective est-elle une solution ? C'est ce que nous essayerons d'aborder dans la suite de notre séminaire.

Pour Freud, le trou qui constitue le sexe féminin comme tel, se trouve entièrement recouvert, (« euphémisé ») par la castration. Une femme, pour le devenir, ne peut faire appel, freudiennement parlant, qu'à la castration (la

théorie de la castration, la doctrine freudienne de la castration, ce que Freud démontre : elle ne l'a pas et veut l'avoir, un point c'est tout, *penisneid.*)

Cela ne suffit pas pour Lacan. Pour lequel, entre le trou et la castration, il n'y a pas complet recouvrement. Et pourquoi donc ? C'est pour une raison inhérente à la logique du signifiant.

Explication : le trou en question n'est pas préalable au signifiant qui vient le nommer *trou*. Bien sûr, on sait qu'il le nomme *trou*, ...et qu'il le rate dans sa nomination en tant que sexe féminin. Le trou ne va apparaître comme tel que parce que le signifiant le nomme, en le nommant, il en découpe les bords, mais aussi il le produit, ce trou comme extérieur à lui-même, le signifiant. Ainsi, si le signifiant signifie, en nommant, il a aussi un effet de rejet. Le *phallus*, le signifiant phallique qui nomme et signifie ne camoufle pas le trou (comme le pensait Freud), mais, peut-on dire, il le fait émerger, surgir, comme son au-delà phallique. Il y a un au-delà du phallus. Il existe du pas-tout phallique : exemple : la femme. Voici donc, avec Lacan, un renouveau du mode de lecture du complexe de castration freudienne, qui aura quelques conséquences que nous verront plus tard.

Dans son séminaire de 1964, *Les fondements de la psychanalyse (Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Livre XI, Seuil, 1973 p.28 ( ?))*, Lacan semble parfaitement donner le paradigme de cette nouvelle façon de lire l'avancée freudienne, lorsqu'il dit : *Où est le fond ? Est-ce l'absence ? Non pas. La rupture, la fente, trait de l'ouverture fait surgir l'absence – comme le cri non pas se profile sur fond de silence, mais au contraire le fait surgir comme silence.*

Avec Lacan, le signifiant est créateur, il a une fonction métaphorique, créatrice, dans ses effets de signifiant. A ce compte, le phallus et la castration ne pourraient-ils pas être moins des obstacles à la féminité, mais conditions à traverser pour une femme et inventer un signifiant nouveau (« Les personnes du sexe », au XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple... ) ?